This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

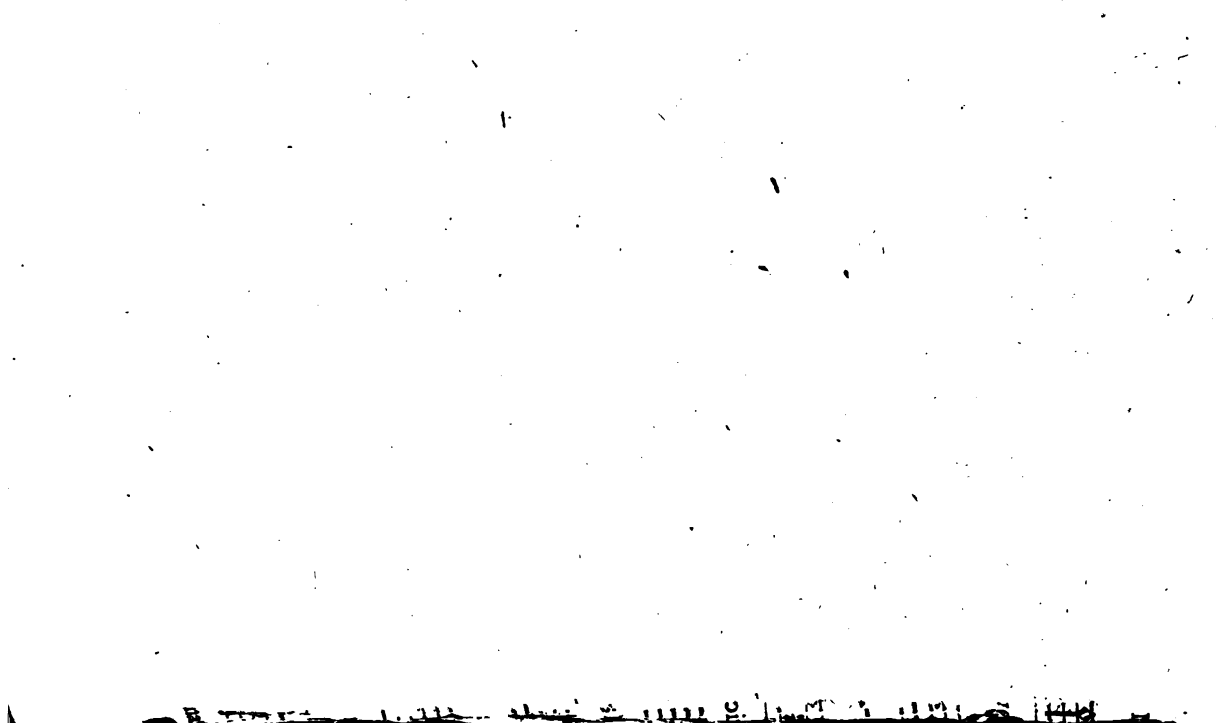
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler M. 3

By Robert Dodsley

Translated by Marius-Jean-Baptiste-Nicolas Daine



ŒCONOMIE
de la Vie
HUMAINE

Ouvrage traduit en François sur la Traduction Angloise du Manuscrit Indien d'un ancien Bramine.

A Edimbourg.
M. DCC. LII.

214-1

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 AUG 1960
DE-CATALOGUED
LIBRARY

*A M. ***,*

Libraire à .....

VOici, Monſieur, un amuſement des Vacances; c'eſt la traduction d'un petit Ouvrage, attribué à l'illuſtre Mylord Cheſterfield. Il m'a fait grand plaiſir dès la premiere lecture; c'eſt ce qui m'a engagé à employer quelques heures

de délaſſement à le mettre en François. Je ne ſçais ſi le Public m'en ſçaura gré : on a bien du dégoût aujourd'hui pour la Morale, ſur tout quand elle eſt dénuée d'ornemens qui lui ſont, à ce que je crois, étrangers, & qui peut-être la déshonorent. Au reſte, il y a encore quelques perſonnes auxquelles l'expreſſion naïve & ſublime de la vertu, des penſées juſtes & ſans fard,

cette ſimplicité qui caractériſe l'amour du bien, ſont en poſſeſſion de plaire. C'eſt là le mérite de ce Livre & celui de la traduction, ſi on lui en trouve. Je vous prie de l'imprimer correctement, & même élegamment, c'eſt votre intérêt, &c.

Ce 15 Octobre 1751.

J'Ai appris ces jours-ci que le petit Ouvrage dont

je vous ai envoyé la traduction, a déja eu deux Editions en notre Langue à Berlin, & une à Londres: j'ai lû ces traductions; & je ne me repens pas d'avoir fait la mienne.

Ce 28 Novembre 1751.

AVIS AU PUBLIC.

LE caractere de vertu & de morale qui brille dans cette piece orientale, a quelque choſe de ſi fort & de ſi concis, que ce motif joint à l'eſpérance de faire le bien, a déterminé la perſonne à qui cet Ouvrage a été envoyé, à communiquer au Public ce que l'on n'avoit traduit d'abord

que pour ſon amuſement.

On a des raiſons de cacher pour le préſent, & le nom de cette perſonne, & celui de ſon correſpondant, qui a paſſé pluſieurs années à la Chine, & qui y a été occupé de tout autre ſoin que celui de recueillir des curioſités littéraires. Ces raiſons ne ſubſiſteront pas long-tems; & comme ce correſpondant inſinue qu'il a deſſein à ſon retour en Angleterre, de publier une

relation complette du voyage de Cao-Tſou, le Public aura lieu, ſuivant toute apparence, d'être content des particularités qu'il y trouvera, & qu'il peut être curieux d'apprendre.

LETTRE

A MYLORD ***.

De Pekin, le 12 Mai, 1749.

MYLORD,

Dans la derniere Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, datée du 23 Décembre 1748, je crois

avoir achevé le détail que j'avois à vous faire de la Topographie, & de l'Hiſtoire naturelle de ce grand Empire. Je me propoſois de remplir celle-ci & les ſuivantes de quelques obſervations ſur les loix, le gouvernement & la religion de ce Peuple. Mais j'ai mieux aimé vous informer d'un événement fort remarquable, qui fait le ſujet de la converſation des Lettrés de ce pays, & qui pourra par la ſuite fournir matiere aux ſpé-

culations des Sçavans de l'Europe. Comme cet événement eſt de nature à vous donner quelque amuſement, je vais tâcher de vous le rapporter avec toutes les circonſtances qu'il m'a été poſſible de recueillir.

Vers l'occident de la Chine, eſt la grande contrée du *Thibet*, appellée par quelques-uns *Barantola* : c'eſt dans une de ſes provinces, nommée *Laſa*, que réſide le Grand Prêtre de ces Idolâtres : ce Prê-

tre eſt reſpecté & même adoré comme un Dieu, par pluſieurs Nations voiſines.

La haute opinion que l'on a de ſon ſacré caractere, engage un nombre prodigieux d'ames pieuſes à faire le voyage de *Laſa*, pour lui rendre leurs hommages & recevoir ſa bénédiction.

Sa demeure eſt une magnifique *Pagode*, ou Temple bâti ſur le ſommet du mont *Poutala*. Le pié de

cette montagne & les environs de Lasa sont habités par une multitude incroyable de *Lamas* de différens ordres. Quelques-uns d'entr'eux ont de très-grandes Pagodes érigées en leur honneur, dans lesquelles ils reçoivent une espece d'adoration subalterne. Toute cette contrée abonde en Prêtres, qui subsistent des riches présens qui leur sont envoyés de la Tartarie, de l'Empire du Grand Mogol, & de presque

toutes les Indes. Le Grand *Lama* reçoit les hommages du peuple, élevé ſur un autel magnifique, & aſſis les jambes croiſées ſur un ſuperbe couſſin. Ses adorateurs ſe proſternent devant lui de la maniere la plus humble & la plus reſpectueuſe ; mais il ne daigne ni les appercevoir, ni leur parler. Il impoſe ſa main ſur la tête aux plus grands Princes ; & ils s'en retournent avec la foi d'avoir obtenu le pardon général de leurs pé-

chés. Ils ont encore la ſottiſe de croire que ce *Lama* connoît tout, juſques aux mouvements les plus ſecrets de leur cœur. Un nombre choiſi d'environ deux cens Lamas, diſciples particuliers du Grand *Lama*, ont l'adreſſe de perſuader au peuple qu'il eſt immortel, & que quand il paroît décéder, ſon ame ne fait que changer de demeure & animer un nouveau corps.

Les Sçavans de la Chine ont penſé de tout tems

qu'il y avoit de très-anciens livres cachés dans les archives de ce grand Temple. L'Empereur d'à préſent, qui étoit dans la même opinion, & qui recherchoit avec beaucoup de curioſité les écrits de l'antiquité, prit enfin la réſolution de s'éclaircir de la vérité de cette tradition. Dans cette vûe, ſon premier ſoin fut de trouver une perſonne verſée dans la connoiſſance des langues anciennes & de leurs caracteres. Il jetta

les yeux ſur un des Hanlins, ou Docteurs du premier ordre, nommé *Cao-Tſou;* c'eſt un homme âgé d'environ cinquante ans, d'une phyſionomie noble & grave, fort éloquent, & qui s'étant lié par hazard avec un ſçavant Lama qui avoit réſidé pluſieurs années à Pékin, s'eſt approprié le langage des Lamas du *Thibet.* Cao-Tſou ſe mit en marche avec ces avantages; &, pour donner à ſa commiſſion un plus grand poids,

l'Empereur

l'Empereur le décora du titre de Colao, ou premier Miniſtre : il ajouta à cela des équipages & un cortége magnifique, avec des préſens d'une valeur conſidérable pour le Grand Lama & les autres principaux Lamas, & le chargea de la Lettre ſuivante, écrite de ſa propre main.

Au Grand Repréſentant de Dieu.

TRÉS-HAUT, très-ſaint, très-digne d'être adoré ; Nous, l'Empereur de la Chine, Souverain de tous les Souverains de la terre ; en la perſonne de Cao-Tſou, notre très-reſpecté Colao, nous proſternons en toute révérence & humilité devant tes pieds ſacrés, & implorons ta très-puiſſante & gracieuſe bénédiction, pour nous, nos

amis & notre Empire.

Animé d'un grand deſir de raſſembler les règiſtres de l'antiquité, pour y recouvrer & apprendre la ſageſſe des ſiecles paſſés ; bien informé que dans les dépôts ſacrés de ta très-ancienne & reſpectable Domination, il y a des livres précieux qui, par leur grande vétuſté, ſont devenus inintelligibles, même à la plupart des Sçavans ; & étant dans le deſſein, autant qu'il dépend de nous d'empêcher

qu'ils ne ſoient entiérement perdus, nous avons jugé à propos de t'envoyer & d'autoriſer par ces préſentes, comme Ambaſſadeur auprès de ta ſublime Sainteté, Cao-Tſou notre Miniſtre très-ſçavant & très-reſpecté; & nous l'avons chargé de te ſupplier de lui accorder la permiſſion de lire & examiner leſdits Manuſcrits. Nous attendons de ſa grande & rare connoiſſance dans les anciennes Langues, qu'il ſera en état

d'interpréter tout ce qui s'y trouvera, fût-ce de l'antiquité la plus reculée & la plus obscure ; & nous lui avons ordonné de se jetter à tes pieds, & de te témoigner notre respect d'une maniere qui nous fait espérer que tu nous voudras bien accorder la grace que nous te demandons.

Je n'insisterai point, Milord, sur les particularités de son voyage, quoiqu'il en ait publié une relation

étendue, & pleine de choſes ſurprenantes, que je traduirai, ſuivant toute apparence, à mon retour en Angleterre, & que je donnerai au Public, dans ſon entier. Il ſuffit à-préſent de vous dire que lorſque Cao-Tſou arriva dans ces Terres ſacrées, la magnificence de ſon appareil & la richeſſe de ſes préſens, ne manquerent pas de lui procurer un accueil favorable : il obtint un Appartement dans le ſacré College, & un des plus ſçavans

Lamas l'aida dans ſes recherches. Il y ſéjourna environ ſix mois, pendant leſquels il eut la ſatisfaction de trouver beaucoup de morceaux précieux de l'Antiquité. Il en fit des Extraits très-curieux : il forma des conjectures très-probables ſur leurs Auteurs, & ſur le tems où ils ont été écrits ; & il montra en cela beaucoup de diſcernement, de pénétration, & une prodigieuſe lecture.

Mais la plus ancienne

piéce qu'il ait découverte, & qu'aucun Lama depuis bien des siécles n'a été en état d'interpréter ou d'entendre ; c'est un petit sistême de morale, écrit dans le langage & le caractere des anciens Gymnosophistes ou Bramines. Il n'a point prétendu déterminer qui en est l'Auteur, & en quel tems il a été composé ; il l'a seulement traduit tout entier ; mais, comme il l'avouë lui-même, il ne lui a pas été possible de rendre dans le Chi-

nois toute la force & le ſublime de ſon original. Les ſentimens des Bonzes & des Docteurs ont été fort partagés ſur cet ouvrage : ſes admirateurs les plus entêtés l'attribuent à Confucius, leur grand Philoſophe, & tranchent la difficulté qu'on leur fait, de ce qu'il eſt écrit dans le langage & le caractere des anciens Bramines, en ſuppoſant que c'eſt ſeulement une traduction, & que l'original de Confucius eſt perdu. Quelques uns veu-

lent que ce ſoit les inſtitutions de Lao-Kiun, autre Philoſophe Chinois, contemporain de Confucius, & fondateur de la ſecte de Toa-See : mais ils ont auſſi à répondre à l'objection tirée du langage. Il y en a d'autres qui prétendent reconnoître à des marques particulieres, & à certains ſentimens que l'on y découvre, le Bramine Dandamis, dont on a dans des Écrivains Européens, une Lettre à Alexandre le Grand. Cao-Tſou lui même

ſemble pencher vers cette derniere opinion, & penſe ſérieuſement que c'eſt l'ouvrage d'un ancien Bramine; la maniere hardie dont il eſt écrit, ne permettant pas de le regarder comme une traduction. Il y a cependant une choſe qui les déroute tous tant qu'ils ſont; c'eſt le plan de l'ouvrage entierement nouveau pour les Orientaux, & ſi différent de leurs écrits, que ſans pluſieurs tours originaux, & certaines expreſſions particu-

lieres à l'orient ; & en même tems, ſans l'impoſſibilité d'expliquer comment il auroit été écrit dans ce très ancien langage ; il y en a qui le prendroient pour l'ouvrage d'un Européen.

Mais quel qu'en ſoit l'Auteur, le grand bruit qu'il fait dans cette Ville & par tout l'Empire, l'empreſſement avec lequel il eſt lû de tout le monde, les grands éloges que pluſieurs lui donnent, m'ont enfin déterminé à eſſayer

de le traduire en Anglois. J'ai compté que ce ſeroit un préſent à vous faire, & que vous le recevriez avec d'autant plus d'indulgence, que fort heureuſement pour moi, vous ne pourriez juger des endroits, où je me ſerois écarté de l'original, ou de la traduction Chinoiſe. Une choſe cependant qu'il eſt peut-être néceſſaire de juſtifier, ou du moins dont il faut dire un mot, c'eſt le ſtyle & la maniere dont je l'ai traduit.

Je vous puis assûrer, Mylord, que quand je me suis mis à cet ouvrage, mon intention n'étoit point du tout de prendre le ton d'enthousiaste, que vous y remarquerez ; mais l'élévation des pensées qui forment l'introduction, la grande énergie de l'expression, & la précision des maximes, m'ont conduit naturellement à cette espece de style ; & je crois qu'il ne m'a pas laissé d'être avantageux en traduisant, d'avoir eu sous les yeux

d'auſſi bons modeles que le Livre de Job, les Pſeaumes, les Livres de Salomon & des Prophetes.

Quelle que ſoit cette traduction, ſi elle peut vous procurer quelque amuſement, je m'eſtimerai extrêmement heureux; & à mon retour, je mettrai en ordre ma relation de cet Empire, & de ſes habitans.

Je ſuis, &c.

P. S. La mauvaiſe eſtampe ci incluſe eſt faite d'après celle que l'on a trou-

vée avec le manuſcrit original, & que Cao-Tſou à miſe à la tête de ſa traduction Chinoiſe.

ŒCONOMIE

INTRODUCTION.

HABITANS de la Terre, proſternez-vous humblement ſur la pouſſiere, & recevez avec reſpect & en ſilence les inſtructions d'enhaut.

Que ces préceptes de vie ſoient connus, que ces maximes de vérité ſoient honorées & ſuivies

dans tous les lieux où le Soleil répand ſa lumiere, où le ſouffle des vents ſe fait ſentir, par tout où il y a une oreille pour entendre, & un eſprit pour concevoir.

Toutes choſes procedent de Dieu ; ſon pouvoir eſt ſans bornes ; ſa ſageſſe eſt éternelle, & ſa bonté n'aura point de fin.

Il eſt aſſis ſur un trône au centre, & le ſouffle de ſa bouche donne la vie au monde.

Il touche les Aſtres de ſon doigt, & ils s'empreſſent à décrire leur cours.

Il ſe promene ſur les aîles des vents, & accomplit ſa volonté dans toutes les régions de l'immenſité.

L'ordre, la grace & la beauté, ſont l'ouvrage de ſa main.

La voix de ſa ſageſſe parle dans tous ſes ouvrages ; mais l'entendement humain ne la comprend point.

L'ombre de la connoiſſance paſſe comme un ſonge dans l'entendement humain. L'homme voit, mais comme dans les ténebres; il raiſonne & ſe trompe.

Mais la ſageſſe de Dieu eſt comme la lumiere du Ciel; il ne raiſonne pas; ſon intelligence eſt la ſource de toute vérité.

La juſtice & la miſéricorde ſe tiennent devant ſon trône; la bonté &

l'amour regnent à jamais sur sa face.

Qui est semblable au Seigneur en gloire? Qui est-ce qui disputera en pouvoir avec le Tout-puissant? Quelqu'un lui est-il égal en sagesse? Quelqu'un peut-il lui être comparé en bonté?

Homme, c'est lui qui t'a créé; c'est son ordre qui a fixé ta demeure sur la terre; les puissances de ton ame sont des dons de sa bonté; les merveilles

de ton exiſtence ſont l'ouvrage de ſa main.

Ecoute donc ſa voix ; elle eſt douce ; & celui qui y obéït établira la paix dans ſon ame.

PREMIERE PARTIE.

DEVOIRS DE L'HOMME CONSIDÉRÉ COMME *INDIVIDU.*

SECTION PREMIERE.

La Réflexion.

DESCENS en toi-même, ô homme! & considére pourquoi tu as été fait.

Contemple tes facul-

tés, contemple tes beſoins & tes liaiſons ; c'eſt ainſi que tu découvriras les devoirs de la vie, & que tu ſeras dirigé dans toutes tes voies.

Ne te hazarde point à parler ou à agir avant que d'avoir peſé tes paroles, & examiné où tendent tes pas : ainſi le malheur fuira loin de toi, la honte ſera étrangere à ta maiſon, le repentir ne te viſitera point, & le chagrin ne s'arrêtera point ſur ton front.

L'insensé n'a point de frein à sa langue ; il parle d'une maniere inconsidérée, & s'embarrasse dans la folie de ses propres paroles.

Celui qui se hâte & saute par-dessus la haie, peut tomber dans la fosse qu'il n'a point vûe. Il en est de même de l'homme qui se précipite dans une action, avant que d'en avoir considéré les suites.

Ecoute donc la voix de la réflexion ; ses paroles sont les paroles de la *Sa-*

geſſe ; & ſes ſentiers te conduiront à la ſûreté & à la vérité.

Section II.

La Modeſtie.

QUI es-tu, homme, qui préſumes de ta propre ſageſſe ? ou pourquoi tires-tu vanité de tes propres connoiſſances ?

Le premier pas vers la ſageſſe, eſt de ſçavoir que tu es ignorant ; & ſi tu ne

veux pas paſſer dans l'eſprit des autres pour un inſenſé, garde-toi bien de la folie de te croire ſage.

Comme un vêtement ſimple eſt le plus bel ornement d'une belle femme, une conduite décente eſt la parure la plus éclatante de la ſageſſe.

Le langage d'un homme modeſte donne du luſtre à la vérité; & la timidité de ſon diſcours lui fait pardonner ſes erreurs.

Il ne ſe confie point

dans ſa propre ſageſſe, il peſe les conſeils de ſes amis, & en retire du fruit.

Il ne prête point l'oreille à la louange, & n'y croit point; il eſt le dernier à remarquer ſes propres perfections.

Un voile ajoûte à la beauté; & la modeſtie eſt une ombre qui rehauſſe les vertus de celui qui fait peu de cas de lui-même.

Mais, vois l'homme vain, & obſerve l'arrogant : il ſe revêt d'habits magnifiques; il marche dans les

rues & les lieux publics ; jette ſes yeux de tous côtés, & cherche à ſe faire remarquer.

Il détourne la tête & ne voit point le pauvre ; il traite ſes inférieurs avec inſolence : mais ſes ſupérieurs regardent avec un rire mépriſant ſon orgueil & ſa folie.

Il ne compte pour rien le jugement d'autrui ; il ſe tient ſatisfait de l'opinion qu'il a de lui-même, & il eſt confondu.

Il s'enfle dans ſon ima-

gination vaine; il ſe plaît à entendre parler de lui tout le jour, & à en parler lui-même.

Il avale avec empreſſement la louange, & il eſt la proie du flateur.

SECTION III.

L'Aplication.

PUiſque les jours qui ſont paſſés le ſont pour jamais, & que ceux qui leur ſuccéderont ne lui-

ront peut-être pas pour toi ; il faut, ô homme, employer le préſent, ſans regretter le tems perdu, ou paſſé, & ſans trop compter ſur celui qui doit venir

Cet inſtant eſt à toi ; celui d'après eſt dans le ſein de l'avenir, & tu ne ſçais pas ce qu'il doit amener.

Quelque choſe que tu ayes réſolu de faire, fais la promptement ; ne remets jamais au ſoir ce que tu peux accomplir le matin.

L'oiſiveté eſt la mere de

l'indigence & de la peine; mais le plaiſir eſt le prix de la recherche aſſidue de la vertu.

Les mains de la diligence écartent le beſoin; la proſpérité & les bons ſuccès accompagnent l'homme induſtrieux.

Quel eſt l'homme qui a acquis des richeſſes & du pouvoir, qui s'eſt revêtu d'honneurs, dont on parle dans la ville avec conſidération, & qui aſſiſte au conſeil du Roi? C'eſt celui qui a chaſſé l'oiſiveté

l'oiſiveté de ſa maiſon, & qui a dit à la molleſſe, Vous êtes mon ennemie.

Il ſe leve de grand matin, & ſe couche tard : il fortifie ſon eſprit par la méditation, & ſon corps par l'exercice : il conſerve ainſi la ſanté de tous les deux.

Le pareſſeux eſt à charge à lui-même ; ſes heures lui peſent comme un fardeau ; il va, vient, & ne ſçait ce qu'il veut faire.

Ses jours paſſent comme l'ombre d'un nuage,

& ne laiſſent après lui aucun veſtige de ſa mémoire.

Son corps eſt affoibli, faute d'exercice; il veut agir, mais il ne peut ſe mouvoir; ſon eſprit eſt obſcurci, & ſes penſées ſont confuſes; il deſire de ſçavoir, mais il n'a pas la force de s'appliquer; il veut manger le fruit, mais il craint la peine d'en rompre l'écorce.

Sa maiſon eſt en déſordre, ſes ſerviteurs ſont diſſipateurs & débauchés,

& il eſt voiſin de ſa ruine ; il la voit de ſes yeux, il l'entend de ſes oreilles, il ſecoue la tête & ſouhaite, mais il ne peut prendre de parti : enfin la déſolation fond ſur lui comme un tourbillon ; & la honte & le repentir le ſuivent au tombeau.

SECTION IV.

L'émulation.

SI ton ame a ſoif d'hon-

neurs ; ſi ton oreille eſt ſenſible aux accens de la louange, dégage-toi de la pouſſiere dont tu es formé, & éleve-toi à quelque choſe de louable.

Le chêne qui porte aujourd'hui ſa cime juſqu'au ciel, n'étoit qu'un gland dans les entrailles de la terre.

Efforce-toi de devenir le premier dans ta profeſſion, quelle qu'elle ſoit : ne te laiſſe ſurpaſſer par perſonne en bonne actions. Garde-toi ce-

pendant d'envier le mérite d'autrui ; mais cultive assiduement tes propres talens.

Dédaigne de déprimer ton competiteur, par des moyens contraires à la probité & à la vertu. Ne tâche de te mettre au-dessus de lui, qu'en valant mieux que lui. Si tu lui disputes ainsi la supériorité, tes démarches seront couronnées par l'honneur, sinon par le succès.

Une noble émulation

éleve l'eſprit de l'homme au-dedans de lui-même ; il halete après la renommée, & ſe réjouit à l'aſpect de la carriere, comme un courſier généreux.

Il croît comme un palmier en dépit de l'envie ; & comme un Aigle qui plane au haut du ciel ; il prend ſon eſſor, & oſe fixer ſes yeux ſur le ſoleil dans ſa gloire.

Les exemples des grands hommes occupent ſon ame dans les ſonges de la nuit, & il ſe plaît dans

le jour à marcher ſur leurs traces.

Il conçoit de grands deſſeins ; il ſe réjouit dans leur exécution ; & ſon nom ſe répand juſqu'aux extrémités du monde.

Mais le cœur de l'envieux eſt pétri de fiel & d'amertume ; ſa langue diſtille le venin ; le bonheur de ſon voiſin trouble ſon repos.

Aſſis dans ſa ſombre retraite, il frémit & murmure ; & le bien qui arrive aux autres eſt un mal pour lui.

La haine & la méchanceté déchirent ſon cœur ; & il ne jouit pas d'un inſtant de tranquillité.

Il ne reſſent point en lui l'amour pour le bien ; & c'eſt pour cela qu'il ſouhaiteroit que ſon voiſin lui reſſemblât.

Il s'applique à déprimer ceux qui le ſurpaſſent, & à donner un mauvais ſens à tout ce qu'ils font

Il dort un œil ouvert, en méditant des méchancetés ; mais la haine des

hommes le pourſuit : il périt comme l'araignée, dans ſa propre toile.

Section V.

La Prudence.

ECOUTE les paroles de la Prudence ; ſois attentif à ſes conſeils, & renferme-les dans ton cœur. Ses maximes ſont univerſelles : elle eſt la baſe de toutes vertus, le guide & la maitreſſe de la vie humaine.

Mets un frein à ta langue, mets une garde à tes lévres, de peur que les mots qui ſortent de ta bouche ne troublent ton repos.

Que celui qui ſe mocque du boiteux veille à ne pas boiter lui-même. Quiconque parle des défauts des autres avec plaiſir, entendra paler des ſiens avec aigreur.

Le repentir eſt le partage de celui qui parle trop; mais où eſt le ſilence, là eſt la ſécurité.

Le grand parleur eſt un fleau dans la ſociété. L'oreille eſt affligée de ſon babil ; c'eſt un torrent qui engloutit la converſation.

Ne te vante point toi-même ; car cela t'attirera le mépris ; ne tourne jamais les autres en ridicule ; car cela eſt dangereux.

Une plaiſanterie amere eſt le poiſon de l'amitié ; & celui qui ne peut retenir ſa langue ne vivra point en paix.

Donne-toi ce qui te

convient, ſelon ton état: cependant, que ta dépenſe n'aille pas au-delà de ton moyen; afin que la prévoyance de ton jeune âge devienne ta conſolation dans ta vieilleſſe.

Ne te mets en peine que de tes affaires; laiſſe le ſoin de l'Etat à ceux qui le gouvernent.

Que tes amuſemens ne ſoient point couteux; que la peine de les rechercher, n'excede point la ſatisfaction que tu peux en recevoir.

Que jamais la proſpérité ne t'ôte la circonſpection, ni l'abondance la frugalité; celui qui ſera prodigue pour lui-même des ſuperfluités de la vie, aura un jour le regret de manquer du néceſſaire.

Que l'expérience d'autrui ſerve à te rendre ſage, & que leurs fautes ſervent à te corriger.

Ne te confie point à l'homme avant que de l'avoir éprouvé; mais ne t'en méfie pas ſans raiſon, cela eſt contraire à la charité.

Porte l'honnête homme dans ton cœur comme un tréſor, & regarde-le comme un joyau qui n'a point de prix.

Rejette les faveurs de l'homme mercenaire, & regarde-les comme un piége ; tu contracterois une obligation dont tu ne ſerois jamais quitte.

N'uſe point aujourd'hui de ce qui peut te manquer demain. N'abandonne jamais au haſard ce que ton œil peut prévoir & ta main prévenir.

N'attens pas toutefois de la prudence un ſuccès aſſuré ; car le jour ne ſçait pas ce que la nuit doit apporter.

L'inſenſé n'eſt pas toujours infortuné, & le ſage toujours heureux ; mais jamais l'inſenſé ne jouit d'un contentement parfait, & le ſage n'eſt jamais entiérement malheureux.

*

SECTION VI.

La Fermeté.

ET les dangers, & les infortunes, & le beſoin, & l'injuſtice, & la peine, ſont plus ou moins le partage de chaque homme qui vient au monde.

Tu dois donc, ô enfant de l'affliction, munir de bonne heure ton eſprit de courage & de patience, afin que tu puiſſes

ſe ſupporter, avec une fermeté convenable, ta portion du mal attaché à la nature humaine.

De même que le chameau ſoutient le travail & la chaleur, la faim & la ſoif au milieu des ſables du deſert, & n'y ſuccombe point; ainſi la force d'un homme doit le ſoutenir dans tous les dangers.

Un cœur noble ſe met au-deſſus des torts de la fortune; la grandeur de ſon ame n'en eſt point abattue.

Comme il n'a point fait dépendre ſon bonheur de ſes faveurs, il ne ſera point déconcerté par ſes revers.

Il eſt immobile, comme un rocher, ſur le rivage de la mer; il eſt battu des vagues ſans en être ébranlé.

Sa tête s'éleve comme la tour au haut de la montagne; & les traits que lui lance la fortune, tombent à ſes pieds.

Dans l'inſtant du danger, le courage de ſon cœur eſt

ſon appui ; & la fermeté de ſon eſprit le ſoutient.

Il ſe préſente aux malheurs de la vie, comme un homme qui va à une bataille, & il revient avec la victoire en ſes mains.

Opprimé par l'infortune, le calme qui regne au dedans de lui-même en allége le poids ; & ſa conſtance le ſurmontera.

Mais le lâche cœur de l'homme foible le livre à l'ignominie.

En pliant ſous la pauvreté, il s'avilit juſqu'à la

baſſeſſe ; & en ſouffrant l'inſulte avec une vile ſoumiſſion, il invite à l'injure.

La crainte du mal le fait trembler comme le roſeau qui eſt agité par le ſouffle du vent.

A l'heure du danger, il eſt embarraſſé & confondu ; au jour de l'adverſité, les vagues l'entraînent, & le déſeſpoir ſubmerge ſon ame.

SECTION VII.

Le contentement.

N'Oublie point, ô homme, que ton ſéjour ſur la terre a été fixé par la ſageſſe de l'Eternel, qui connoît ton cœur, qui voit la vanité de tous tes ſouhaits, & qui ſouvent par bonté rejette ta priere.

Cependant ſa bienveillance a établi ſelon le cours naturel des évé-

nemens la probabilité du ſuccès pour les projets raiſonnables & pour les vœux conformes à la vertu.

Vois la racine de l'inquiétude que tu portes, & des malheurs dont tu te plains; c'eſt de ta propre folie, de ton amour-propre, de ton imagination déréglée qu'ils proviennent.

Ne murmure donc pas de l'ordre que Dieu a établi, mais corrige ton propre cœur; ne te dis jamais à toi-même, Si j'avois du

bien, du pouvoir ou du repos, je ſerois heureux. Sçache que ces choſes ont leurs inconvéniens, qu'elles apportent à ceux qui les poſſedent.

L'homme pauvre ne connoît point les vexations & les inquiétudes du riche; il n'a point ſenti les embarras & les perpléxités de l'homme puiſſant; il n'a point éprouvé les ennuis du loiſir; c'eſt pour cela qu'il ſe plaint de ſon partage.

Ne porte point envie à

un homme qui jouit d'une félicité apparente ; car tu ne connois pas ſes peines ſecretes.

La plus grande ſageſſe eſt de ſe contenter de peu ; celui qui augmente ſes richeſſes augmente ſes ſoins ; mais un eſprit content eſt un tréſor caché, & le trouble ne s'en empare point. Cependant ſi tu ne ſouffres point que les attraits de la fortune écartent de toi la juſtice, la tempérance, la charité ou la modeſtie, les ri-

cheſſes même ne te rendront pas malheureux.

Mais apprens ici que la coupe de la félicité pure & ſans mélange, n'eſt point le partage de l'homme mortel

La vertu eſt la carriere que Dieu lui a donné à parcourir, & le bonheur l'attend au bout : nul ne l'obtiendra, qu'il n'ait achevé ſa courſe, & reçu la couronne dans les demeures de l'éternité.

SECTION VIII.

La tempérance.

CE qui t'approche le plus du bonheur en-deçà du tombeau, c'eſt d'avoir reçu du ciel l'entendement & la ſanté.

Si tu poſſedes ces avantages, & que tu veuilles les conſerver juſques dans ta vieilleſſe, réſiſte aux attraits de la volupté, & fui ſes tentations.

Quand elle étale ſes délicateſſes ſur une table, quand ſon vin pétille dans la coupe, quand elle te ſourit & qu'elle te perſuade d'être joyeux & content, c'eſt là l'inſtant du péril; c'eſt alors qu'il faut que la raiſon ſe tienne à tes côtés, pour être ta garde & ta défenſe.

Car ſi tu prêtes l'oreille à la voix de ſon ennemie, tu es trompé & trahi.

La joie qu'elle promet dégénere en fureur; & la ſatisfaction qu'elle donne,

conduit aux maladies & à la mort.

Regarde autour de ſa table, porte tes yeux ſur ſes convives, & obſerve ceux qui ſe ſont laiſſés aller à ſes douceurs, ou qui ont écouté ſes ſéductions.

Ne vois-tu pas qu'ils ſont atténués, languiſſans & abbrutis.

Leurs courtes heures de réjouiſſance & de débauche, ſont ſuivies de jours d'ennui, de triſteſſe & d'abattement ; elle a émouſſé & corrompu

leurs appétits ; c'eſt pourquoi ils n'ont plus trouvé de goût à ces douceurs & à ces délicateſſes mêmes : ſes ſacrificateurs ſont devenus ſes victimes ; juſtes alternatives que Dieu a fondées dans la nature des choſes, pour la punition de ceux qui abuſent de ſes dons.

Mais qui eſt celle, qui marche légèrement dans la plaine d'un pas gracieux & d'un air plein de vie.

Elle a ſur ſes joues l'é-

clat de la roſe ; la douce fraîcheur du matin regne ſur ſes lévres ; une joie modérée par l'innocence & la modeſtie, brille dans ſes yeux ; elle chante en marchant, & ſes chants naiſſent du contentement de ſon ame.

Son nom eſt la Santé ; elle eſt la fille de l'Exercice & de la Tempérance, dont les autres enfans habitent les montagnes, qui s'étendent vers les contrées du nord de San-tonhoë.

Ils ſont braves, vifs, agiſſans, & ont en partage toutes les beautés & les vertus de leur ſœur.

La vigueur tend leurs nerfs ; la force réſide dans leurs os, & le travail eſt leur plaiſir, tant que le jour dure.

Ils acquierent de l'appétit en s'occupant comme leur pere ; & le repas de leur mere ſuffit pour réparer leurs forces.

Ils mettent leurs délices à combattre les paſſions, & leur gloire à vain-

cre les mauvaiſes habitudes.

Leurs plaiſirs ſont modérés & durables ; leur repos eſt court, mais parfait, & rien ne le trouble.

Leur ſang eſt pur, leur eſprit ſerein ; & le médecin ignore le chemin de leur demeure.

Mais l'aſſurance n'habite point parmi les enfans des hommes ; & la ſécurité ne ſe trouve point dans leurs maiſons.

Voi de nouveaux ennemis

nemis les attaquer au-dehors, & la trahiſon prête à les livrer.

Leur ſanté, leur force, leur beauté & leur activité ont fait naître les deſirs, dans le ſein de la volupté.

La Volupté ſe tient ſous un berceau; elle cherche leurs yeux, & déploie ſes charmes.

Ses membres ſont tendres & délicats, ſes vêtemens légers & attrayans; la laſciveté parle dans ſes yeux, & la tentation eſt aſſiſe ſur ſon ſein; elle les

appelle du doit, elle les enlaſſe de ſes regards, & elle s'efforce de les ſéduire par la douceur de ſon langage.

Ah! fui ſes appas, ferme ton oreille à ſes paroles enchantereſſes: ſi tes yeux rencontrent ſes regards languiſſans, ſi tu entens ſa voix touchante, ſi elle te ſurprend une fois entre ſes bras, tu es enchaîné pour jamais.

Elle traîne à ſa ſuite & l'infâmie & les ſoins & la maladie & la miſere & le repentir.

Affoibli par la ſenſualité, amolli par la luxure, engourdi par l'oiſiveté, la force fuira tes membres, & la ſanté ton tempéramment; tes jours ſeront en petit nombre, & ſe paſſeront ſans gloire; tu ſeras accablé de maux, & tu ne trouveras perſonne qui te plaigne.

SECONDE PARTIE.

LES PASSIONS.

SECTION PREMIERE.

L'Espérance & la Crainte.

LEs promeſſes de l'eſpérance ſont plus douces que les roſes prêtes d'éclore, & tiennent dans une attente plus flateuſe;

mais les menaces de la crainte flétriſſent le cœur.

Que les promeſſes de l'eſpérance, que les menaces de la crainte ne te détournent jamais de faire le bien : tu ſeras ainſi préparé à voir d'un même œil tous les événemens.

La mort même n'a point de terreurs pour l'homme de bien : celui qui ne commet point le mal n'a rien à craindre.

Dans tout ce que tu entreprens, qu'une aſſurance raiſonnable anime

tes efforts : ſi tu déſeſperes du ſuccès, tu ne réuſſiras point.

Ne remplis point ton ame de vaines craintes, ne laiſſe point ton cœur s'effrayer au-dedans de toi-même des phantômes de l'imagination.

Le malheur eſt l'enfant de la crainte ; mais celui qui eſpere ſe ſecoure lui-même.

L'autruche pourſuivie cache ſa tête, & oublie le reſte de ſon corps : ainſi les craintes du lâche l'expoſent au danger.

Si tu crois une choſe impoſſible, ta défiance la rendra telle : mais celui qui perſévere ſurmontera toutes les difficultés.

Une eſpérance frivole flate le cœur de l'inſenſé, mais le ſage ne s'y livre point.

Que dans tous tes deſirs la raiſon t'accompagne ; ne porte point tes eſpérances au-delà des bornes de la probabilité ; ainſi le ſuccès ſuivra tes entrepriſes, & ton cœur ne ſera point affligé par des contretems.

SECTION II.

La Joie & la Triſteſſe.

QUE ta joie ne ſoit jamais aſſez extravagante, pour enyvrer ton ame, ni ta triſteſſe aſſez forte pour abattre ton cœur. Ce monde ne fournit point de bien aſſez raviſſant, ni de mal aſſez violent, pour t'élever fort au-deſſus, ou t'abaiſſer fort au-deſſous

de l'équilibre de la modération.

Tiens, voi la maiſon de la joie : l'extérieur en eſt peint, la ſituation en eſt gaye ; tu peus la reconnoître au bruit continuel d'allégreſſe & de réjouiſſance, dont elle retentit.

La maîtreſſe ſe tient à la porte, & appelle à haute voix tous les paſſans ; elle chante, fait des acclamations, & rit ſans ceſſe.

Elle t'invite à entrer &

à goûter les plaiſirs de la vie, qui ne ſe trouvent, à ce qu'elle te dit, que ſous le toît qu'elle habite.

Mais n'entre point dans ſon enceinte, ne t'aſſocie jamais avec ceux qui fréquentent dans ſa maiſon.

On les nomme les enfans du plaiſir, ils rient & ſemblent ſatisfaits : mais le tumulte & la folie ſe montrent dans leurs actions.

Ils ſe tiennent tous par les mains, mais c'eſt le malheur qui les enchaîne.

Leurs pas vont vers le précipice, ils ſont au milieu des dangers, & l'abîme de la deſtruction s'entrouvre ſous leurs pieds.

Tourne les yeux maintenant de l'autre côté, & voi dans cette ſombre vallée, que des arbres dérobent à la vûe des hommes, l'habitation de la triſteſſe.

Les ſoupirs élevent ſon ſein, la plainte remplit ſa bouche, elle ſe plaît à s'arrêter ſur les miſeres humaines.

Elle tourne ſes regards ſur les accidens ordinaires de la vie, & répand des larmes ; la foibleſſe & la méchanceté de l'homme ſont toujours les ſujets de ſon entretien.

Toute la nature à ſes yeux n'enfante que le mal, chaque objet qu'elle voit ſe teint du noir de ſon eſprit ; & la voix de la plainte attriſte ſa demeure nuit & jour.

N'en approche pas : l'air en eſt contagieux ; il deſſéchera les fruits, & fanera

les fleurs qui ornent & adouciſſent les ſentiers de la vie.

En évitant la maiſon de la joie, que tes pieds ne s'égarent point, & ne te menent pas à la fâcheuſe demeure de la triſteſſe ; mais ſuis avec ſoin le chemin du milieu, il te conduira par une agréable colline ſous le berceau de la tranquillité.

La paix, la ſécurité & le contentement habitent avec elle; elle eſt de bonne humeur, mais elle n'eſt

point joyeuſe : elle eſt ſérieuſe, mais elle n'eſt point grave ; elle voit d'un œil conſtant & égal, les biens & les maux de la vie.

De-là, comme d'une éminence, tu découvriras la folie & la miſere de ceux, qui, entraînés par la joie de leur cœur, conſument leur tems avec des compagnons de plaiſirs & de débauches ; & de ceux, qui, infectés par une humeur ſombre & mélancholique, perdent leurs jours à lamenter ſur les

miseres & les calamités humaines.

Tu dois les regarder les uns & les autres avec pitié ; & l'erreur de leurs voies doit préserver tes pieds de l'égarement.

SECTION III.

La Colere.

COMME un tourbillon de vent qui, dans sa fureur met les arbres en pieces, & défigure la fa-

ce de la nature; ou comme un tremblement de terre qui, dans ſes mouvemens ſubits & violens, renverſe des villes entieres; ainſi la rage de l'homme colere répand la déſolation à l'entour de lui; le danger & la deſtruction ſont dans ſa main.

Mais conſidere & n'oublie point ta propre foibleſſe: par-là tu pardonneras les fautes d'autrui. N'aye aucune condeſcendance pour toi-même dans la paſſion de la colere:

lere ; tu aiguiſerois un fer pour percer ton propre ſein, ou pour tuer ton ami.

Si tu ſupportes avec patience des injures légeres, on te l'imputera à ſageſſe ; & ſi tu les effaces de ta mémoire, ton cœur ne te reprochera rien.

Ne vois-tu pas que l'homme colere perd la raiſon ? tandis que tu en as l'uſage, que la colere d'autrui ſoit une leçon pour toi.

N'agis point dans la

paſſion ; pourquoi veux-tu te mettre en mer pendant la tempête ?

S'il eſt difficile de modérer la colere, il eſt ſage de la prévenir ; fui donc toutes les occaſions d'entrer en colere, ou munis toi contre elles lorſqu'elles ſe préſentent.

Les paroles d'un inſolent irritent le fou, mais l'homme ſage en rit & les dédaigne.

Ne reçois point la vengeance dans ton ſein : ce ſera le tourment de ton

cœur, & elle ternira tes meilleures inclinations.

Sois toujours plus prêt à pardonner qu'à rendre une injure. Celui qui cherche l'occaſion de ſe venger, ſe tend des embûches à lui-même, & attire le malheur ſur ſa tête.

Comme de l'eau jettée ſur le feu, une réponſe douce appaiſera l'homme en colere, & d'ennemi qu'il étoit il deviendra ton ami.

Conſidere combien peu de choſes ſont dignes

de colere, & tu t'étonneras que d'autres que les foux puiſſent s'y livrer.

C'eſt dans la folie ou la foibleſſe, que commence toujours la colere; mais ſouviens-toi, & ſois bien aſſuré que rarement elle finit ſans le repentir.

La honte marche ſur les pas de la folie, & le remords ſuit de près la colere.

SECTION IV.

La Commiſération.

DE même que les fleurs ſont étalées ſur la terre par la main du printems, & que la chaleur benigne de l'été conduit à maturité les richeſſes de la moiſſon; ainſi les regards bienfaiſans de la commiſération, répandent les graces ſur les enfans de l'infortune.

Celui qui a pitié des autres ſe recommande lui-même ; mais celui qui eſt ſans compaſſion n'en mérite pas.

Le boucher ne s'attendrit point du bêlement de la brebis ; & la miſere ne fait aucune impreſſion ſur le cœur de l'homme cruel.

Mais les larmes de l'homme compatiſſant, ſont plus douces que les goûtes de roſée qui découlent des fleurs au ſein du printems.

Ne ferme donc point ton oreille aux cris du pauvre, n'endurcis point ton cœur aux malheurs de l'innocent.

Quand l'orphelin reclame ton ſecours, quand le cœur de la veuve eſt abattu, & qu'elle t'implore avec des larmes de douleurs ; ah ! prends pitié de ſon affliction, & tends la main à ceux qui n'ont perſonne pour les ſecourir.

Quand tu vois le mandiant dans les rues, nud,

transi de froid, sans gîte ; que la bonté ouvre ton cœur ; que les aîles de la charité le mettent à couvert de la mort, afin que ton ame reçoive la vie.

Tandis que le pauvre gémit sur le lit de la maladie, tandis que l'infortuné languit dans les horreurs d'une prison, ou qu'une tête couverte de cheveux blancs leve vers toi ses foibles yeux, pour exciter ta commisération: Ah ! comment peux-tu

t'abandonner à des réjouiſſances folles & ſuperflues, ſans égard pour leurs beſoins, inſenſible à leurs maux!

SECTION V.

Du Déſir & de l'Amour.

GARDE-TOI, jeune homme, garde-toi des attraits de l'amour; & que la femme de mauvaiſe vie ne t'entraîne point dans ſes plaiſirs déréglés.

La violence du déſir trompe les efforts même que l'on fait pour le contenter ; ſes tranſports aveugles te conduiront à la deſtruction.

Ne livre donc point ton cœur à ſes douces inſtigations, ne ſouffre jamais que ton ame ſoit l'eſclave de ſes illuſions enchantereſſes.

La vieilleſſe te ſurprendra dans la fleur de ton âge ; le ſoleil de tes jours déclinera dès leur matin.

Mais quand la vertu &

la modeſtie relevent les charmes, l'éclat d'une belle femme eſt plus reſplendiſſant que les étoiles du Ciel, & c'eſt en vain qu'on réſiſteroit à ſes puiſſantes influences.

La blancheur de ſon ſein ſurpaſſe celle des lys, ſon ſouris eſt plus délicieux qu'un jardin de roſes.

L'innocence de ſes yeux eſt ſemblable à celle de la tourterelle : la ſimplicité & la vérité habitent dans ſon cœur.

Les baiſers de ſa bouche ſont plus doux que le miel ; on reſpire ſur ſes lévres les parfums de l'Arabie.

Que ton ſein ne ſoit point inacceſſible à la tendreſſe ; la pureté de ſa flamme te rendra le cœur plus noble, & l'amollira pour recevoir les plus belles impreſſions.

TROISIEME PARTIE.

La Femme.

FILLE charmante de l'amour, prête l'oreille aux instructions de la prudence, & imprime fortement dans ton cœur, les maximes de la vérité; ainsi les charmes de ton esprit ajoûteront de l'éclat à l'élégance de ta figure; & ta beauté, comme la

roſe à laquelle elle reſſemble, conſervera ſa douceur quand ſa fleur ſera paſſée.

A la ſource de ta jeuneſſe, au matin de tes jours, quand les yeux des hommes s'arrêtent ſur-toi avec plaiſir, & que la nature te ſuggere l'intention de leurs regards : ah ! écoute avec précaution leurs paroles ſéduiſantes ; garde bien ton cœur, méfie-toi de leurs diſcours tendres & perſuaſifs.

Souviens-toi que tu as

été faite pour être la compagne raiſonnable de l'homme, & non l'eſclave de ſa paſſion ; tu n'as pas été créée uniquement pour aſſouvir ſes déſirs déréglés, mais pour l'aſſiſter dans les peines de la vie, l'adoucir par tes careſſes, & récompenſer ſes ſoins par ton affection.

Où eſt celle qui gagne le cœur de l'homme, qui le ſoumet à l'amour, & régne dans ſon ſein ?

La voici ! elle marche avec une douce pudeur,

l'innocence eſt dans ſon ame, & la modeſtie ſur ſes joues.

Sa main cherche l'occupation, ſes pieds ne ſe plaiſent point à courir.

Elle eſt habillée avec décence, la ſobriété préſide à ſes repas ; l'humilité & la douceur ſont une couronne de gloire, qui environne ſa tête.

Les charmes de la muſique habitent ſur ſa langue, & le miel coule de ſes lévres.

La décence ſe trouve dans

dans toutes ſes paroles ; la modération & la vérité dans toutes ſes réponſes.

La ſoumiſſion & l'obéiſſance ſont les leçons de ſa vie, la paix & le bonheur ſont ſa récompenſe.

La prudence marche devant elle, & la vertu eſt à ſa droite.

La tendreſſe & l'amour parlent dans ſes yeux : mais la diſcrétion, avec un ſceptre, eſt placée ſur ſon front.

La langue du licentieux

eſt muette en ſa préſence; la crainte de ſa vertu lui impoſe ſilence.

Si l'on s'occupe en ſa compagnie à médire & à déchirer à l'envi la réputation de ſon prochain; ou la charité & le bon naturel lui ouvriront la bouche, ou le doigt du ſilence reſtera ſur ſa lévre.

Son ſein eſt la demeure de la bonté, auſſi ne ſoupçonne-t'elle point de malice dans les autres.

Heureux l'homme qui pourra l'avoir pour ſa fem-

me : heureux l'enfant qui pourra l'appeller ſa mere.

Elle préſide dans la maiſon, & la paix s'y trouve ; elle commande avec jugement, & elle eſt obéie.

Elle ſe léve de bonne heure, elle examine ſes affaires, & elle impoſe à chacun ſon ouvrage.

Le ſoin de ſa famille eſt tout ſon plaiſir ; elle y met toute ſon étude, & l'on remarque dans ſa demeure l'élégance & la frugalité.

La prudence de ſa con-

duite dans ſon domeſtique, fait honneur à ſon époux, & il entend ſes louanges avec un ſecret plaiſir.

Elle éleve l'eſprit de ſes enfans avec ſageſſe, & ſa propre bonté eſt le modele ſur lequel elle forme leurs mœurs.

Un mot de ſa bouche eſt la loi de leur jeuneſſe; un clin d'œil ſuffit pour leur obéiſſance.

Elle parle & ſes ſerviteurs volent: elle ordonne & la choſe eſt faite;

car la loi de l'amour eſt dans leurs cœurs, & ſa douceur donne des aîles à leurs pieds.

Elle n'eſt point enflée de la proſpérité ; & dans l'adverſité elle tempere par la patience les diſgraces de la fortune.

Ses conſeils allégent les inquiétudes de ſon mari, & ſes careſſes les adouciſſent ; il dépoſe ſon cœur dans ſon ſein, & il en reçoit de la conſolation.

Heureux l'homme qui

l'a prise pour sa femme : heureux l'enfant qui l'appelle sa mere.

QUATRIEME PARTIE.

LA PARENTÉ.

SECTION PREMIERE.

Le Mari.

PRENS une femme, & obéis à l'ordonnance de Dieu ; prens une femme, & deviens un membre fidele de la société.

Mais examine avec soin, & ne te détermine pas sur le champ : du choix que

23 NOV 1960
OF OXFORD
LIBRARY

tu fais aujourd'hui, dépend ton bonheur futur.

Si elle conſume la plus grande partie de ſon tems à s'ajuſter ; ſi elle eſt amoureuſe de ſa propre beauté, & que ſon plaiſir ſoit de s'entendre louer; ſi elle rit trop & parle trop haut ; ſi ſes pieds n'habitent point la maiſon de ſon pere, & que ſes yeux ſe portent avec hardieſſe ſur le viſage des hommes ; quand ſa beauté égaleroit celle du ſoleil au haut du firmament, détourne ta

face de ſes charmes, détourne tes pas de ſes ſentiers, & ne laiſſe point ton ame tomber dans le piége de l'imagination.

Mais ſi tu trouves en elle la ſenſibilité du cœur jointe à la douceur des mœurs, un eſprit accompli avec une figure agréable à tes yeux, fais-là entrer dans ta maiſon ; elle eſt digne d'être ton amie, d'être la compagne de ta vie, & l'objet de ta tendreſſe.

Ah ! chéris-là comme un tréſor envoyé du Ciel ;

que ta douceur & ta bienveillance te rendent précieux à ſon cœur.

Elle eſt la maitreſſe de ta maiſon; traite-là donc avec égard; afin que tes ſerviteurs lui obéiſſent.

Ne t'oppoſe point ſans raiſon à ce qu'elle déſire; elle partage tes ſoins, rends-là auſſi compagne de tes plaiſirs.

Reprends ſes fautes avec humanité; n'exige point ſon obéiſſance avec rigueur.

Dépoſe tes ſecrets dans

ſon ſein ; ſes conſeils ſont ſinceres, tu n'en ſeras pas trompé.

Sois fidélement attaché à ſon lit, car elle eſt la mere de tes enfans.

Quand le chagrin & la maladie tombent ſur elle, que ta tendreſſe ſoulage ſon affliction : un regard de pitié ou d'amour de ta part, adoucira ſa douleur, ou modérera ſa peine, & lui ſera d'un plus grand ſecours que les médecins.

Conſidere la fragilité de ſon ſexe, la délicateſſe

de ſon tempérammẽnt, & ne ſois point dur envers ſa foibleſſe : mais ſouviens-toi de tes propres imperfections.

SECTION II.

Le Pere.

CONSIDERE, ô toi qui es pere, l'importance de ta charge ; c'eſt ton devoir d'être l'appui des êtres que tu as produits.

C'eſt de toi qu'il dé-

pend que l'enfant à qui tu as donné le jour, te ſoit une bénédiction ou une malédiction, qu'il ſoit un membre utile ou ſuperflu dans la ſociété.

Prépare-le de bonne heure à l'inſtruction, & accoutume ſon eſprit aux maximes de la vérité.

Etudie bien le pli de ſon inclination, redreſſe-la pendant ſon enfance, & ne laiſſe point ſes mauvaiſes habitudes ſe fortifier avec ſes années.

Ainſi il s'élevera com-

me le cédre ſur les montagnes ; ſa tête ſe remarquera au-deſſus des arbres de la forêt.

L'enfant inſenſé eſt l'opprobre de ſon pere ; mais celui qui fait le bien eſt l'honneur de ſes cheveux blancs.

Le terrein t'appartient, ne le laiſſe point en friche ; ſi tu ſémes, c'eſt toi qui recueilleras le fruit.

Enſeigne-lui l'obéiſſance, & il te bénira ; enſeigne-lui la modeſtie, & il ne ſera point confondu.

Enſeigne-lui la reconnoiſſance, & il recevra des bienfaits ; enſeigne-lui la charité, & il en retirera de l'avantage.

Enſeigne-lui la tempérance, & il aura de la ſanté ; enſeigne-lui la prudence, & la fortune l'accompagnera.

Enſeigne-lui la juſtice, & le monde l'honorera ; enſeigne-lui la ſincérité, & ſon cœur ne lui reprochera rien.

Enſeigne-lui la diligence, & il augmentera

ſon bien ; enſeigne-lui la bienveillance, & ſon ame s'élevera.

Enſeigne-lui la ſcience, & ſa vie ſera utile ; enſeigne-lui la religion, & ſa mort ſera heureuſe.

SECTION III.

Le Fils.

QUE l'homme apprenne des créatures de Dieu la ſageſſe, & qu'il s'applique aux inſtructions qu'elles donnent. Va,

Va, mon fils, dans le déſert, obſerves-y la jeune cigogne, & laiſſe-là parler à ton cœur : cet oiſeau porte ſur ſes aîles ſon vieux pere, il lui pratique une habitation ſûre & le nourrit.

La piété d'un enfant eſt plus douce que l'encens que les Perſans brûlent au ſoleil, plus délicieuſe que les odeurs que le vent d'occident rapporte des champs aromatiques de l'Arabie.

Sois donc reconnoiſſant

envers ton pere, car il t'a donné la vie; & envers ta mere, car elle t'a nourri. Ecoute les paroles de sa bouche, car elles sont dites pour ton bien, prête l'oreille à ses avertissemens, car ils procédent de la tendresse.

Il a veillé pour ton bonheur; il a sué pour te mettre à ton aise; honore donc son âge, & ne manque point de respect à ses cheveux blancs.

N'oublie point l'imbécillité de ton enfance, ni

la pétulance de ta jeuneſſe ; & compâtis aux infirmités de la vieilleſſe de tes pere & mere : aſſiſte & ſupporte-les dans le déclin de leur vie.

Ainſi, ils deſcendront paiſiblement au tombeau, & tes propres enfans, reſpectant ton exemple, uſeront envers toi de la même piété.

SECTION IV.

Les Freres.

VOUS êtes les enfans d'un même pere ; vous avez été pourvûs par ſes ſoins : & le ſein d'une même mere vous a allaités.

Que les liens de l'affection t'uniſſent donc avec tes freres, afin que la paix & le bonheur habi-

tent dans la maiſon de votre pere.

Et quand vous ſerez diſperſés dans le monde, ſouvenez-vous de la parenté qui vous doit unir par la tendreſſe : & ne préfere pas un étranger à ton propre ſang.

Si ton frere eſt dans l'adverſité, aſſiſte-le ; ſi ta ſœur eſt en peine, ne l'abandonne pas.

Ainſi, les biens de ton pere contribueront à ſoutenir toute ſa race ; & ſes ſoins pour vous tous, ſe-

ront comme multipliés par votre amour réciproque.

CINQUIEME PARTIE.

LA PROVIDENCE, OU LES DIFFÉRENCES ACCIDENTELLES DE L'HOMME.

SECTION PREMIERE.

Le Sçavant & l'Ignorant.

LEs qualités de l'entendement ſont des tréſors de Dieu, & il en dé-

part à chacun la portion que bon lui ſemble.

T'a-t'il doué de ſageſſe ? a-t'il éclairé ton eſprit de la connoiſſance de la vérité ? fais-en part à l'ignorant pour ſon inſtruction, fais-en part au ſage pour ton avancement dans la perfection.

La vraie ſageſſe ne préſume pas tant que la folie ; le ſage doute ſouvent & change de façon de penſer ; l'inſenſé eſt opiniâtre & ne doute point : il connoît tout excepté ſon ignorance.

Le ſot orgueil eſt une choſe abominable; & le comble de la folie eſt de trop parler; Mais le partage de la ſageſſe eſt de ſupporter avec patience, & de prendre en pitié l'abſurdité de ceux qui ont ces défauts.

Ne t'enfle point dans ton opinion, ne te vante jamais d'une intelligence ſupérieure: la plus claire des connoiſſances humaines n'eſt qu'aveuglement & folie.

Le ſage ſent ſes imper-

fections, & eſt humilié ; il n'eſt jamais content de lui-même : mais l'inſenſé ſe mire dans ſon propre eſprit, comme dans un ruiſſeau, dont l'eau eſt baſſe ; il ſe réjouit à la vûe des cailloux qui couvrent le fonds, il les en tire, les montre comme des perles, & ſe contente de l'applaudiſſement de ſes pareils.

Il poſſéde des choſes de nulle valeur, & il s'en glorifie : mais il ignore ce qu'il eſt néceſſaire de ſça-

voir, & honteux d'ignorer.

Il court après la folie dans les ſentiers mêmes de la ſageſſe : la honte & le déſordre ſont la récompenſe de ſon travail.

Mais le ſage cultive ſon eſprit par la ſcience ; l'avancement des arts eſt ſon plaiſir : & l'utilité que le public en retire, le couronne de gloire.

Il regarde comme l'art le plus grand d'être parvenu à la vertu, & la ſcience du bonheur eſt l'étude de ſa vie.

SECTION II.

Le Riche & le Pauvre.

L'HOMME à qui Dieu a donné des richeſſes, & qu'il a gratifié de l'intention d'en faire un bon uſage, en eſt favoriſé particulierement, & jouit d'une très-haute diſtinction.

Il jette les yeux ſur ſon bien avec plaiſir, parce qu'il lui fournit les moyens de répandre des bienfaits.

Il eſt le protecteur du pauvre que l'on afflige, & il ne ſouffre point que le plus puiſſant opprime le foible.

Il cherche les objets de compaſſion ; il s'informe de leurs beſoins ; il les aſſiſte avec diſcernement, & ſans oſtentation.

Il aide & recompenſe le mérite ; il encourage l'induſtrie, & ſeconde aveclibéralité toutes les entrepriſes utiles.

Il conduit de grands travaux, ſon pays s'en-

richit, & l'ouvrier a de l'occupation ; il forme de nouveaux plans, & les arts en tirent avantage.

Il considere les superfluités de sa table, comme un bien qui appartient aux pauvres de son voisinage, & il ne les en prive pas.

La bienveillance de son ame n'est point altérée par sa fortune ; il se réjouit donc dans ses richesses, & sa joie n'est point à blâmer.

Mais malheur à celui qui entasse l'argent en

monceaux, & qui se félicite d'en posséder.

Qui maltraite les pauvres, & n'a point d'égard à la sueur de leurs fronts.

Il se plaît dans l'oppression : il ne la sent point ; la ruine de son frere ne lui fait aucune impression.

Il s'abreuve des larmes de l'orphelin ; elles sont pour lui douces comme du lait ; les cris de la veuve sont un concert pour ses oreilles.

Son cœur est endurci par l'amour des richesses,

la douleur & l'affliction n'ont aucun pouvoir ſur lui.

Mais la malédiction de l'iniquité le pourſuit, il vit dans une crainte continuelle ; l'inquiétude de ſon eſprit, & les avides deſirs de ſon ame vengent ſur lui, les maux qu'il a faits aux autres.

Eh ! que ſont les miſeres de la pauvreté en comparaiſon des peines ſecrettes dont le cœur de cet homme eſt rongé ?

Que le pauvre ſe conſole,

ſole, même qu'il ſe réjouiſſe : car il en a bien des raiſons.

Il fait en paix ſon repas frugal ; ſa table n'eſt point entourée de flateurs & de paraſites.

Il n'a point l'embarras d'une nombreuſe ſuite : il n'eſt point fatigué de ſollicitations.

S'il eſt privé des commodités du riche, il n'éprouve pas non plus ſes déſagrémens.

Le pain qu'il mange quand il a faim, ne flate-

t'il pas ſon goût ? l'eau qu'il boit quand il a ſoif ne lui plaît-elle pas ? Elle lui eſt bien plus délicieuſe que les breuvages recherchés de la débauche !

Son travail lui conſerve la ſanté & lui procure un repos auquel un lit de duvet eſt étranger !

Il borne ſes deſirs avec humilité ; & le calme du contentement eſt plus doux à ſon ame, que la poſſeſſion des richeſſes & des grandeurs.

Que le riche ne tire

donc point vanité de ſes richeſſes, & que le pauvre dans ſa pauvreté ne ſe laiſſe point aller au déſeſpoir : car la providence de Dieu, leur a départi à tous deux le bonheur d'une main égale.

SECTION III.

Les Maîtres & les Serviteurs.

NE t'afflige point, ô homme, de l'état de ſervi-

tude ; il eſt établi de Dieu ; & a des avantages : il te garantit des ſoins & des inquiétudes de la vie.

L'honneur d'un ſerviteur, c'eſt ſa fidélité : ſes plus hautes vertus ſont la ſoumiſſion & l'obéiſſance.

Ecoute avec patience les réprimandes de ton maître ; & quand il te reprend, ne lui réponds point : ton ſilence & ta ſoumiſſion ne ſeront point oubliés.

Sois attentif à ſes intérêts, diligent dans ſes affai-

res ; & fidele dans les fonctions qu'il t'a confiées.

Ton tems & ton travail lui appartiennent ; ne les lui dérobe donc pas, car il te les paye.

Et toi qui es maître ; ſois juſte envers ton ſerviteur, ſi tu en attens de la fidélité ; & raiſonnable dans ce que tu lui commandes, ſi tu en attens une ponctuelle obéiſſance.

Il eſt homme, la ſévérité & la rigueur lui inſpireront de la crainte :

mais ne pourront jamais commander à ſon inclination.

Aſſaiſonne la reprimande de douceur, & allie la raiſon à l'autorité : ainſi tes avertiſſemens s'imprimeront dans ſon cœur, & ſon devoir deviendra ſon plaiſir.

Il te ſervira fidélement par reconnoiſſance ; il t'obéira avec zele par principe d'attachement ; & ne manque pas à ton tour de lui donner la récompenſe convenable de ſa diligence & de ſa fidélité.

SECTION IV.

Le Commandement & l'obéiſſance.

O Toi, que la faveur du Ciel a élevé au ſouverain pouvoir, & a placé comme un conducteur au-deſſus des autres hommes, tes égaux ; conſidere la fin & l'importance de ta charge, plutôt

que la digniré & la grandeur de ton tang.

Tu es vêtu de pourpre, & assis sur un thrône; la couronne de majesté est sur ta tête; le sceptre du pouvoir est dans ta main; mais ces distinctions ne t'ont pas été données pour toi-même, ni comme un bien propre à toi, mais pour le bien de ton royaume.

La gloire d'un Roi consiste dans le bonheur de son peuple: son pouvoir & sa domination s'éta-

bliſſent ſur le cœur de ſes ſujets.

Le haut rang dans lequel un grand prince eſt placé, éleve ſon eſprit; il projette de grandes choſes, & cherche des occupations dignes de ſa puiſſance.

Il aſſemble les hommes ſages de ſon royaume.

Il les conſulte familierement, & écoute leur opinion.

Il jette ſur ſon peuple des regards de diſcernement; il découvre l'habi-

leté des hommes, & les employe ſuivant leur talent.

Ses magiſtrats ſont juſtes, ſes miniſtres ſages: & les favoris auxquels il ouvre ſon cœur ne le trompent point.

Il favoriſe les arts, & ils fleuriſſent: les ſciences s'accroiſſent, cultivées de ſa main.

Il s'amuſe avec les ſçavans & les gens d'eſprit; il verſe l'émulation dans leur ſein, & leurs travaux ſont la gloire de ſon regne.

L'habileté du marchand qui étend le commerce; la capacité du fermier qui fait fructifier les terres; l'induſtrie de l'artiſan; les progrès du ſçavant, ſont honorés de ſa protection, ou récompenſés de ſes libéralités.

Il établit de nouvelles colonies; il conſtruit des vaiſſeaux; il rend des rivieres navigables; il forme des ports ſûrs & commodes; ſon peuple abonde en richeſſes, & la force de ſon royaume s'accroît.

Ses loix ſont fondées ſur l'équité & la ſageſſe ; ſes ſujets recueillent paiſiblement le fruit de leur travail, & leur bonheur dépend de l'obſervation des loix.

La douceur & l'humanité ſont la baſe de ſes jugemens : mais dans la punition des crimes, il eſt ſévere & impartial.

Ses oreilles ſont ouvertes aux plaintes de ſes ſujets ; il retient la main de leurs oppreſſeurs, & les délivre de leur tyrannie.

En récompenſe, ſon peuple le regarde comme un pere, avec reſpect & tendreſſe ; le conſidere comme le gardien de ſes poſſeſſions.

Cette affection fait naître dans ſon ſein un amour réciproque ; & l'objet de ſes ſoins, eſt d'aſſurer le bonheur de ſon peuple.

Il ne s'éleve dans leur cœur aucun murmure contre lui ; & les deſſeins de ſes ennemis n'expoſent point ſon état.

Ses ſujets lui ſont fidé-

les, & embraſſent ſa cauſe avec ardeur.

Ils ſont comme un mur d'airain pour ſa défenſe ; l'armée d'un tyran fuit devant eux, comme une paille que le vent emporte.

La ſécurité & la paix béniſſent les demeures de ſon peuple ; & la gloire & la force environnent ſon thrône.

SIXIEME PARTIE.

LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ.

SECTION PREMIERE.

La Bienveillance.

QUAND tu considéres tes miséres, quand tu vois tes imperfections, ô enfant de l'humanité, reconnois la bonté de Dieu, qui

t'a honoré de la raiſon ; qui t'a accordé la parole, & t'a placé dans la ſociété pour donner & recevoir des ſecours réciproques ; & y contracter des obligations mutuelles.

Ta nourriture, ton habillement, la commodité de ton habitation, la protection que tu éprouves contre les injures, les agrémens & les plaiſirs de la vie, ſont toutes choſes que tu dois à l'aſſiſtance des autres, & dont tu ne pourrois jouir ſans les liens de la ſociété. Il

Il eſt donc de ton devoir d'être ami des hommes en général, comme il eſt de ton intérêt d'en être aimé.

Auſſi naturellement que la roſe exhale un doux parfum ; le cœur de l'homme bienveillant produit de bonnes œuvres.

L'homme bienveillant jouit d'une paix & d'une tranquillité intérieures, & ſe réjouit du bonheur & de la proſpérité de ſon voiſin.

Il ne prête point l'o-

reille à la médisance ; les défauts & les erreurs des hommes affligent son cœur.

Son unique desir est de faire le bien, & il en cherche toutes les occasions : en tirant les autres d'oppression, il se soulage lui-même.

Il forme dans toute l'étendue de son ame des vœux pour le bonheur du genre humain : & selon la générosité de son cœur, il fait tout ce qu'il peut pour le procurer.

SECTION II.

La Juſtice.

LA paix de la ſociété dépend de la juſtice ; & le bonheur de ſes membres, de la paiſible jouiſſance de leurs poſſeſſions.

Renferme donc les déſirs de ton cœur dans les bornes de la modération, & que la main de la juſtice les dirige.

Ne porte point un œil

de convoitiſe ſur les biens de ton voiſin, & quoi que ce ſoit qui lui appartienne, qu'il ſoit ſacré pour toi.

Qu'aucune tentation ne t'engage, qu'aucune injure ne t'excite à lever la main ſur lui, & à expoſer ſa vie.

Ne déchire point ſa réputation; ne ſuborne point de faux témoins pour dépoſer contre lui.

Ne corromps point ſon ſerviteur, pour qu'il le trompe ou l'abandonne:

mais ſurtout n'induis pas ſa femme à pécher.

Ce ſeroit une affliction pour ſon cœur à laquelle tu ne pourrois remédier, & une injure pour ſa vie qu'aucune réparation ne pourroit expier.

Dans toutes les affaires que tu auras avec d'autres hommes, ſois impartial & juſte ; & conduis-toi envers eux, comme tu voudrois qu'ils ſe conduiſiſſent envers toi.

Sois fidéle à ta charge, & ne trompe point ce-

lui qui ſe repoſe ſur toi.

N'opprime point le pauvre, & ne retiens point le ſalaire du laboureur.

Quand tu vends à ton profit, écoute la voix ſecrette de la conſcience, & contente-toi d'un gain honnête : ne tire point avantage de l'ignorance de l'achepteur.

Paie tes dettes ; car celui qui t'a fait crédit compte ſur ton honneur ; & lui retenir ce qui lui eſt dû, c'eſt une action vile & injuſte à la fois.

Enfin, ô fils de la société, examine ton cœur, rappelle ta mémoire ; & si tu t'apperçois d'avoir manqué à quelqu'un de ces devoirs, que la douleur & le repentir viennent à ton secours, & reparent promptement ta faute autant qu'il est en ton pouvoir.

SECTION III.

La Charité.

HEUREUX celui qui poſſéde dans ſon ſein les ſemences de la bienveillance ; ſes fruits ſont la charité & l'amour.

De ſon cœur, comme d'une ſource, naîtront des ruiſſeaux de bonté, dont les eaux couleront au profit du genre humain.

Il aſſiſte les pauvres dans

leurs peines ; il ſe plaît à contribuer à la proſpérité de tous les hommes.

Il ne cenſure point ſon prochain ; il ne prend point plaiſir aux diſcours de l'envie & de la malignité : il ne répete jamais leurs calomnies.

Il pardonne les injures ; il les efface de ſon ſouvenir : la vengeance & la malignité ne trouvent point de place dans ſon cœur.

Il ne rend point le mal pour le mal ; il ne hait

point ſes ennemis : il ne répond à leurs injuſtices, que par des avis d'amitié.

Les chagrins & les inquiétudes des hommes excitent ſa compaſſion ; il fait ſes efforts pour les ſoulager du poids de leurs infortune ; & le plaiſir du ſuccès eſt la récompenſe de ſa peine.

Il calme la fureur, il appaiſe les querelles de l'homme colere, & prévient les malheurs qu'entraînent les conteſtations & l'animoſité.

Il entretient dans ſon voiſinage la paix & la bonne intelligence ; & ſon nom ne ſe prononce qu'avec louanges & bénédictions.

SECTION IV.

La Reconnoiſſance.

COMME les branches d'un arbre renvoient la ſéve à la racine qui la produit, comme un fleuve verſe dans la mer les eaux

qu'elle lui a fournies, ainſi le cœur de l'homme reconnoiſſant ſe plaît à rendre les bienfaits qu'il a reçus.

Il reconnoît avec joie les obligations qu'il a ; il regarde ſon bienfaiteur avec amitié & eſtime.

Et s'il n'eſt pas dans ſon pouvoir de payer de retour, il nourrit ſa mémoire & ſa penſée avec des ſentimens d'attachement, & n'oublie le bienfait aucun jour de ſa vie.

Le cœur de l'homme

généreux eſt ſemblable aux nuages du Ciel, qui répandent ſur la terre les fruits, les herbes & les fleurs ; mais le cœur de l'ingrat eſt ſemblable au ſable du déſert, qui engloutit avidement les pluies qui tombent du Ciel, & les enſevelit dans ſon ſein ſans rien produire.

Ne porte point envie à ton bienfaiteur, ne t'efforce jamais de cacher le bienfait que tu en as reçu ; car quoiqu'il vaille mieux obliger que d'être obligé,

quoiqu'un acte de générosité attire l'admiration; cependant l'humble aveu de la reconnoissance touche le cœur, est agréable à la fois à Dieu & aux hommes.

Mais ne reçois point de faveur de la main de l'orgueilleux, & n'aie point obligation à l'homme intéressé ou avare; la vanité de l'orgueilleux t'exposera à la honte, & la cupidité de l'avare ne sera jamais contente.

SECTION V.

La Sincérité.

O TOI, qui es amoureux des charmes de la vérité, toi dont ſes ſimples attraits ont fixé le cœur, ſois-lui toujours fidele & ne l'abandonne point : la conſtance de ta vertu te couronnera de gloire.

La langue de l'homme ſincere a ſa racine dans ſon

cœur ; l'hypocriſie & l'impoſture ne ſe trouvent point dans ſes paroles.

Il rougit devant la fauſſeté, & eſt confondu : mais en diſant la vérité, il a le regard aſſuré.

Il ſoutient en homme la dignité de ſon être ; il dédaigne les artifices de l'hypocriſie, & ne ſçait pas s'y plier.

Il s'accorde toujours avec lui-même ; il n'eſt jamais embarraſſé ; il a aſſez de courage pour dire la vérité : mais il lui manque pour mentir. Il

Il eſt bien éloigné de la baſſeſſe de la diſſimulation ; les paroles de ſa bouche ſont l'image des penſées de ſon cœur.

Cependant il n'ouvre ſes lévres, qu'avec prudence & précaution ; il péſe ce qui eſt juſte, & parle avec diſcrétion.

Il donne ſes avis avec amitié ; il reprend librement ; & quelque choſe qu'il promette on eſt sûr qu'il l'accomplira.

Mais le cœur de l'hypocrite eſt caché profondé-

ment ; il donne à ſes diſcours les apparences de la vérité, tandis que l'unique occupation de ſa vie eſt de tromper.

Il rit dans la triſteſſe, il gémit dans la joie, & les paroles de ſa bouche ne peuvent s'interprêter.

Il marche ſous terre, comme le reptile, & il ſe croit en ſûreté ; mais tôt ou tard il eſt ſurpris & frappé du grand jour, & ſe trouve expoſé aux yeux de tous, la fange ſur la tête.

Il paſſe ſes jours dans une contrainte perpétuelle ; ſa bouche & ſon cœur ſe démentent ſans ceſſe.

Il s'efforce de contrefaire l'homme vertueux, & s'applaudit des reſſources de ſa malice.

O inſenſé, inſenſé ! les peines que tu prens pour cacher ce que tu es, ſont bien plus grandes, que ne ſeroient celles de te rendre ce que tu veux paroître ; les enfans de la ſageſſe ſe riront de ta fourberie dans le ſein de la tranquillité,

lorſque ton maſque ſera tombé, & que le doigt de la dériſion te déſignera pour l'objet du mépris.

SEPTIEME PARTIE.

La Religion.

Section premiere.

La Religion.

IL n'y a qu'un Dieu, auteur, créateur, gouverneur du monde, tout-puissant, éternel & incompréhensible.

Le soleil n'est point

Dieu, quoique la plus noble image de Dieu ; la lumiere du ſoleil éclaire le monde ; elle échauffe & donne la vie aux productions de la terre : admire le ſoleil comme la créature de Dieu, comme ſon inſtrument ; mais ne l'adore pas.

Le culte, l'adoration, les actions de graces & les louanges ne ſont dus qu'au ſeul ſuprême, infiniment ſage & bienfaiſant.

Qui a étendu les cieux avec ſa main, & qui a tra-

té aux astres avec son doigt la route qu'ils doivent tenir.

Qui a prescrit à l'océan des bornes qu'il ne passera pas, & qui dit aux vents orageux de se taire.

Qui ébranle la terre, & les nations tremblent; qui lance ses éclairs, & les méchans sont épouvantés.

Qui fait éclore des mondes d'une parole de sa bouche; qui les frappe de son bras, & ils retombent dans le néant.

O ! reſpecte la majeſté du tout-puiſſant, & n'excite point ſa colere, de-peur que tu ne ſois détruit.

La providence de Dieu s'étend ſur toutes ſes œuvres ; il régle, il dirige tout avec une ſageſſe infinie.

Il a établi des loix pour le gouvernement du monde ; il les a variées dans tous les êtres d'une maniere ſurprenante, & chacun par ſa nature ſe conforme à ſa volonté.

Dans la profondeur de

ſon intelligence, toutes les connoiſſances ſont renfermées; & les ſecrets de l'avenir ſont préſens devant lui.

Les penſées de ton cœur ſont découvertes à ſa vûe: il connoît les réſolutions avant que tu les ayes conçues.

Pour ſa préſcience, il n'y a rien de contingent; pour ſa providence, il n'y a rien d'accidentel.

Il eſt admirable dans toutes ſes voies; ſes conſeils ſont impénétrables;

ſa ſcience eſt au-deſſus de ton entendement.

Rens donc à ſa ſageſſe tout honneur & toute vénération ; & proſterne-toi dans une obéiſſance humble & ſans réſerve, devant la ſuprême providence.

Le Seigneur eſt gracieux & bienfaiſant : il a créé le monde dans la miſéricorde & l'amour.

Sa bonté eſt remarquable dans tous ſes ouvrages : il eſt la ſource d'excellence, le centre de perfection.

Les créatures de ſa main déclarent ſa bonté, tous leurs avantages parlent à ſa louange ; il les a revêtues de la beauté ; il les ſoutient par la nourriture, & les conſerve par le plaiſir, de génération en génération.

Si nous levons les yeux vers les cieux, ſa gloire y éclate ; ſi nous les ramenons vers la terre, elle eſt pleine de ſa bonté : les montagnes & les vallées ſe réjouiſſent & chantent ſes louanges ; les campagnes, les rives & les forêts en retentiſſent.

Mais toi, ô homme, il t'a distingué par une faveur spéciale; il t'a élevé au-dessus de toutes les créatures.

Il t'a doué de raison pour maintenir ta supériorité; donné la parole pour profiter de la société, & élevé ton ame par la faculté de méditer, pour contempler & adorer ses inimitables perfections.

Et dans les loix qu'il a instituées pour être la régle de ta vie; il a si bien assorti tes devoirs à ta na-

ture, que tu te rends heureux en obéiſſant à ſes préceptes.

O ! loue ſa bonté par des cantiques d'actions de graces, & médite en ſilence ſur les merveilles de ſon amour ; que ton cœur s'épanche en acte de reconnoiſſance ; que le langage de tes lévres, ne ſoit que louange & adoration ; que les actions de ta vie montrent ton amour pour ſa loi.

Le Seigneur eſt juſte ; & il jugera la terre dans l'équité & la vérité.

Il a établi ſes loix dans la bonté & la miſéricorde ; n'en punira-t'il donc pas les tranſgreſſeurs ?

O ! ne croi pas, homme préſomptueux, parce que ta punition eſt différée, que le bras du Seigneur ſoit ſans force : ne te flate point qu'il ferme les yeux ſur tes actions.

Son œil perce les ſecrets des cœurs ; il s'en ſouvient à jamais ; & il ne fait acception de perſonne.

Le grand & le petit, le

riche & le pauvre, le ſçavant & l'ignorant, lorſque l'ame ſera dégagée des liens de cette vie mortelle, recevront également de Dieu un jugement juſte & éternel, ſuivant leurs œuvres.

Alors le méchant tremblera & ſera épouvanté; mais le cœur du juſte ſe réjouira dans ſes jugemens.

Crains donc le Seigneur tous les jours de ta vie, & marche dans ſes ſentiers.

Que la prudence t'avertiſſe; que la tempérance te

contienne ; que la juſtice conduiſe ta main ; que la bienveillance échauffe ton cœur ; que la reconnoiſſance envers le Ciel excite ta piété. Toutes ces choſes feront ta félicité dans cette vie, & te conduiront au ſéjour du bonheur éternel dans le Paradis de Dieu.

Telle eſt la véritable Œconomie de la vie humaine.

F I N.

59[illegible]153